Jacqueline CERQUIGLINI-TOULET

ÉCRIRE AU MOYEN ÂGE

Le jeu de la forme, l'enjeu du nom

PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2026

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Le désir de savoir

Ce recueil n'est pas une autobiographie, même si on peut le lire aussi de cette manière. Il témoigne de mon attachement à la langue, à la langue française, dans ses sonorités et sa diversité. Aussi loin que je puisse remonter dans mon enfance, j'ai toujours aimé les mots et les ai collectionnés. Mots découpés et collés à l'âge enfantin des trésors éphémères, des images ; mots recueillis et copiés dans de petits carnets à l'entrecroisement des parlers que je pouvais entendre à l'adolescence : franco-provençal de ma région natale, picard de mon père, le parler des vacances. Mon entrée dans la langue médiévale a attendu le temps de l'Université. J'ai reçu cette langue dans la fascination d'être face à des textes que je ne comprenais pas d'emblée, qui résistaient pour des raisons diverses, mais avec la certitude que cette langue, que ces mots contenaient un savoir à découvrir et que ce secret était à portée de découverte par la lecture, une lecture incessante, insatiable, réitérante. Si je devais définir la méthode qui m'a conduite, je reprendrai volontiers le mantra de Leo Spitzer dans ses *Études de style*[1] : « lire, lire, et encore lire ! ». Lire à l'infini, dans l'épaisseur des mots, dans leur chair : lettres, sons, origine, pour arriver à leur profondeur, leur sens et leur beauté. Lire au hasard dans l'attente de l'étincelle d'une rencontre, étincelle et beauté du silex, de l'éclat, lire tout, dans la démesure de la jeunesse, démesure qui ne m'a pas quittée. Avec le désir de réveiller une langue, l'ancienne langue, « belle aux mots dormants » selon la formule de Michel Deguy[2]. Lire et donner à lire. Ce sera la face d'éditrice de textes anciens de mon activité.

---

[1] Leo Spitzer, « Le style de Marcel Proust » dans *Études de Style*, Paris, Gallimard, 1970, p. 398. Spitzer parle de E. R. Curtius dans son essai sur Proust.

[2] Michel Deguy, *Tombeau de Du Bellay*, Paris, éd. du Seuil, 1973, p. 152.

Ce désir impliquait un mode de lecture, lent, ou plutôt qui n'hésitait pas à ralentir, à s'arrêter, pour repartir et avancer. Il fallait laisser aux mots un espace, les laisser respirer, leur permettre de faire signe par leur répétition, ne pas les dissoudre dans la lecture. Et les identifier tout d'abord sur la page manuscrite. Rendre fructueuse pour la lectrice novice l'hésitation du sens. Et les prononcer, les articuler, les entendre. Les textes médiévaux se sont offerts à moi comme un défi et comme un jeu. Plaisir enfantin de les démonter dans leur combinaison pour voir comment *ça* fonctionne, de les conserver, de les protéger aussi, comme un trésor.

Le texte par lequel tout a commencé m'avait été indiqué par Paul Zumthor vers qui je m'étais tournée, pour le choix d'un directeur de thèse, après la lecture enthousiaste qu'avait suscitée en moi son article sur le bilinguisme[3]. Ayant lu mon mémoire de maîtrise qui portait sur les désignations de Dieu dans le théâtre médiéval[4] (des mots, encore des mots et du sens), ayant écouté mes intérêts, Paul Zumthor m'a suggéré une lecture, *Le Livre du Voir Dit* de Guillaume de Machaut. M'indiquant ce texte, ce professeur, qui arrivait alors à l'Université expérimentale de Vincennes (Paris VIII), avait sans doute en tête la question de l'autobiographie, question à l'ordre du jour des théoriciens littéraires dans ces années 1970, et sur laquelle personnellement il réfléchissait[5]. On ne pouvait lire ce texte à l'époque que dans l'édition partiellement tronquée de Paulin Paris de 1875 ou dans les manuscrits que renfermait la Bibliothèque nationale à Paris. Le fait a eu pour moi deux conséquences : développer un goût pour la bibliophilie (j'ai trouvé l'édition de Paulin Paris, que je voulais posséder et non lire en bibliothèque, chez le libraire Paul Jammes), et un goût de la philologie (j'ai copié à la main le manuscrit BnF fr. 1584 du *Voir Dit* au cours de belles journées, rue de Richelieu). Mais à la fin de ma lecture patiente, minutieuse, sensible aux variantes, je n'ai pas retenu de ce texte la question de l'autobiographie mais celle qui m'intriguait davantage de l'intrication des formes. Non pas un problème d'histoire littéraire, mais une question d'écriture. Cette recherche a abouti à une thèse (1981) resserrée en un livre : *« Un engin*

[3] Paul Zumthor, « Un problème d'esthétique médiévale : l'utilisation poétique du bilinguisme », *Le Moyen Âge*, LXVI, 1960, p. 301-336 et 561-594.

[4] Paul Zumthor a la générosité de signaler ce travail qu'il résume dans son *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 1972, p. 440, note 1.

[5] Voir Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Paris, éd. du Seuil, 1972, p. 66 et p. 310-311 et *Langue, texte, énigme*, Paris, éd. du Seuil, 1973, p. 165-180.

si soutil ». Guillaume de Machaut et l'écriture au XIVe siècle, Honoré Champion, 1985 (réédité en 2001). Avec Guillaume de Machaut, j'ai traversé les langages du Moyen Âge, poétiques et musicaux, vu comment se construit un livre, se cristallise une pensée et, rayonnant à partir de lui, essayé de répondre à la question : qu'est-ce qu'écrire ? J'ai poursuivi ce questionnement en m'attachant très vite à Christine de Pizan, poussée par une exigence à la fois personnelle et sociale, et publié dès 1982 ses *Cent Ballades d'amant et de dame* que j'ai rééditées en 2019 avec une traduction en français moderne. Qu'est-ce qu'écrire ? Cette question m'anime toujours.

Les textes de ce volume dessinent le réseau des questions que je me suis posées et des parcours que j'ai construits pour y répondre. La forme tout d'abord, première, selon Guillaume de Machaut, dans le prologue de ses œuvres complètes et la question de la construction des œuvres. L'étrangeté ensuite, la réflexion sur les points d'incertitude qu'offrent les textes, ce que j'appellerais volontiers l'hésitation féconde tout à la fois du texte et de son lecteur. Le nom enfin, racine ultime de ces jeux sérieux.

J'ai étudié des jeux compliqués alors que j'aime la simplicité, les *formes simples* ainsi que les appelle André Jolles, le proverbe par exemple. J'ai étudié le jeu du second degré avec fascination, moi qui ai été formée par l'enseignement primaire, loin du latin et de la rhétorique. La littérature française du Moyen Âge et sa langue représentent mes lettres de noblesse.

Les textes rassemblés s'échelonnent sur nombre d'années mais ils sont tous aux prises avec une littérature jeune, jaillissante, qui se risque et tente. Certains sont inédits en français, d'autres inédits tout court. J'en ai laissé d'autres de côté, non que je les aime moins, mais ils entraient à mes yeux dans d'autres configurations, comme l'art de la lecture ou le jeu avec la variation et le temps. Tous tirent un fil vers un même horizon de plaisir et de savoir.